

## LA QUESTION DES LIMITES

À propos de l'ouvrage d'Hervé Le Bras<sup>1</sup>

SIMON CHARBONNEAU

L'ouvrage d'Hervé Le Bras, démographe de formation, se présente comme une attaque frontale des thèses écologistes, un peu à l'image de certains ouvrages publiés depuis le début des années quatre-vingt dix par des économistes et des philosophes<sup>2</sup>, viscéralement hostiles à ces dernières. D'emblée, il faut cependant souligner les qualités universitaires de cet ouvrage par rapport à tout ce qui a pu être publié dans ce domaine. H. Le Bras a en effet remarquablement su exploiter une incroyable somme des données concernant la démographie, les ressources naturelles et l'agriculture de la planète et ses références bibliographiques sont tout à fait impressionnantes quoique, comme trop souvent aujourd'hui, exclusivement anglo-saxonnes. Le lecteur a donc ici affaire à une réfutation argumentée et systématique des positions environnementalistes défendues depuis une vingtaine d'années par un certain nombre de scientifiques éminents. Cette réfutation se fonde sur trois séries d'assertions.

En premier lieu, il n'y aurait aucune certitude scientifique concernant les catastrophes annoncées et donc aucun risque sérieux pour l'humanité. Les thèses soutenues par des auteurs comme P. Ehrlich ou B. Commoner<sup>3</sup> reposeraient en effet sur des affirmations pseudo-scientifiques car les chiffres avancés relatifs à la croissance démographique seraient contestables et influencés par le mythe de la surpopulation. Par ailleurs les conséquences climatiques, agricoles et démographiques de l'effet de serre et du trou d'ozone seraient totalement impossibles

à prévoir. D'une manière générale, Hervé Le Bras estime que les écologistes scientifiques avancent souvent des chiffres non vérifiés, ont tendance à extrapoler des constats locaux à la planète entière et à amalgamer les sociétés animales aux sociétés humaines. À vrai dire, aucune donnée scientifique ne permet de dire combien d'hommes la planète peut supporter écologiquement parlant.

En second lieu, les limites de la planète seraient impossibles à identifier scientifiquement et par conséquent elles n'existeraient pas. L'auteur s'efforce d'analyser cette absence de limites sur le plan démographique, des ressources alimentaires et énergétiques en insistant sur leur variabilité dans le temps et dans l'espace. La planète ne serait effectivement pas un monde clos mais ouvert où les problèmes démographiques pourraient toujours être résolus par des flux migratoires. Le cas limite (l'auteur, malin, n'utilise pas cette expression !) du Bangladesh qui possède 1 000 habitants au kilomètre carré est malheureusement abordé en quelques lignes seulement (p. 142). Par ailleurs les limites physiques de la planète peuvent de toutes manières être repoussées, d'une part par les progrès des sciences et de la technique, d'autre part par la capacité de l'homme à s'adapter à ses nouvelles conditions de vie. Les sombres prédictions du Club de Rome<sup>4</sup> conçues il y a une vingtaine d'années ne se sont-elles pas avérées fausses ? Tout ne serait donc en définitive qu'une question de bonne organisation sociale et politique permettant d'assurer un développement harmonieux de l'humanité. Cette

Simon Charbonneau : Laboratoire d'Analyse des Dysfonctionnements des Systèmes, Université de Bordeaux I, Institut Universitaire de Technologie, 33405 Talence cedex.

1. *Les limites de la planète, mythes de la nature et de la population*, Paris, Flammarion, 1994.

2. Voir L. Ferry, *Le nouvel ordre écologique*, Paris, Grasset, 1992.

3. P. Ehrlich, *La courbe P.*, Paris, Fayard, 1992 ; B. Commoner, *Conséquences de la croissance démographique rapide dans les pays en développement*, Paris, éd. IMEO, 1991.

4. D.H. Meadows, D.L. Meadows, J. Randers et W.W. Behrens, *Halte à la croissance*, Paris, Fayard 1992.

absence de limites physiques explique l'illusion relative à l'existence de seuils écologiques découlant du mythe de l'équilibre.

En troisième lieu, l'idée d'équilibre écologique serait par conséquent un mythe sans consistance scientifique. Ce corollaire de la question des limites et des seuils, clef de voûte des thèses écologistes, repose sur des fondements fallacieux car il n'y a jamais eu d'équilibre entre une population et son milieu naturel. Tout dépendrait en fait de la remarquable capacité de l'homme à évoluer et à s'adapter aux nouvelles conditions écologiques créées par la croissance économique et démographique. D'ailleurs l'évolution des populations humaines et animales obéit à un processus chaotique et imprévisible qui ne doit pas nous inquiéter outre mesure (p. 216 et 217).

Les conclusions de l'auteur rejoignent donc celles de tout le courant idéologique hostile à la critique écologiste et que l'on continue à rencontrer dans le monde de la recherche scientifique comme dans celui des ingénieurs : les peurs millénaristes des écolos sont tout à fait ridicules et l'homme moderne doit continuer à avoir confiance dans les vertus centenaires de la science et de sa fille la technique.

Contrairement à d'autres publications plus superficielles, l'ouvrage d'Hervé Le Bras mérite un certain nombre d'observations critiques sur plusieurs plans.

En premier lieu, il faut bien dire que l'auteur ne se place que d'un point de vue étroitement positiviste. Sa démarche se veut scientifiquement irréprochable alors que par ailleurs il cède maintes fois à la polémique facile. À l'ancienne manière, il assène à ses adversaires ses certitudes scientifiques sans que le doute méthodique ne vienne un seul moment l'effleurer. Ceci explique pourquoi il ne peut alors que très mal résoudre les problèmes posés par l'incertitude scientifique : si les limites écologiques sont effectivement incertaines et difficiles à déterminer, cela n'est pas pour autant une preuve de leur inexistence. Conséquence

inévitabile et regrettable : dans un domaine aussi caractéristique que celui de l'environnement, la problématique du risque est complètement évacuée de son raisonnement scientifique. Par ailleurs ses analyses pèchent par un point de vue trop étroitement démographique qui lui interdit de percevoir la crise environnementale dans toute ses dimensions. En particulier, en passant sous silence certains paramètres essentiels d'ordre économique (mondialisation des échanges) et technologique (transports, communications, etc.), il ignore que la terre est bien en train de se transformer en un monde clos qui débouchera fatalement un jour ou l'autre sur une grave crise démographique à moins que l'homme n'arrive à émigrer sur d'autres planètes. Contrairement à ce qu'affirme H. Le Bras, la surpopulation a jadis existé localement quoique toujours temporairement car, effectivement, les épidémies, la guerre et l'émigration ont contribué à instaurer des régulations. Au niveau planétaire et à notre époque, il faut bien dire que celles-ci sont beaucoup plus difficiles à imaginer mais surtout à accepter ; le problème reste donc entier.

D'autre part, son positivisme scientifique ne lui interdit pas pour autant de s'aventurer sur des terrains qui ne relèvent pas de sa compétence (climatologie, écologie, etc.), ce qu'il reproche d'ailleurs paradoxalement et à juste titre à des nombreux écologues (p. 315). Ici est posé le problème bien connu du spécialiste qui ne peut pas s'empêcher de sortir de son domaine alors qu'il est mal armé intellectuellement pour penser un peu globalement. Comme le dit R. Thom dans une récente interview au *Monde* (janvier 1995), la science moderne perd son aptitude à penser ! Cette contradiction n'est pas la seule. Pour démolir les positions écologistes, il compare de manière très intéressante certaines sociétés animales avec les sociétés humaines (p. 238) alors que par ailleurs il réfute la pertinence de cette comparaison. Il dénonce aussi les fausses prophéties démographiques (le fameux malthusianisme !) qui conduisent à des visions

catastrophistes de l'évolution de l'humanité alors que d'autre part, il prend argument de la capacité des pays développés à maîtriser leur démographie, qui justement a eu en partie pour origine l'inquiétude démographique (refus des familles nombreuses), pour trouver un motif d'optimisme quant à l'avenir démographique de l'humanité. Il est certain que si les couples des pays développés n'avaient pas suivi leur bon sens mais les conseils éclairés des démographes antimalthusiens depuis cinquante ans, le poids de la démographie dans ces pays serait tout autre ! Cet aveuglement de spécialiste le conduit d'ailleurs à ignorer les coûts sociaux et culturels inhérents à une trop grande pression démographique. C'est pourquoi la perspective d'une humanité transformée en fourmière régulée par de la technologie hypersophistiquée ne constitue visiblement pas pour H. Le Bras un avenir inacceptable pour l'humanité. Ici on touche à l'idéologie implicite de l'auteur.

En effet, derrière sa rhétorique scientifique, inévitable aujourd'hui lorsqu'un intellectuel cherche à défendre publiquement des positions qui se veulent sérieuses et crédibles, H. Le Bras véhicule en fait des partis pris directement hérités de l'idéologie progressiste occidentale. Les postulats fondamentaux de cette idéologie que l'on pourrait qualifier d'artificialiste ou encore de technicienne sont les suivants : à savoir tout d'abord que l'homme est jugé comme un être parfaitement adaptable aux conditions de vie les plus artificielles créées par la technoscience. Il n'a finalement qu'à se laisser porter par l'évolution spontanée de la société moderne qui s'éloigne chaque jour un peu plus de la nature car de toutes manières nous ne pouvons pas la maîtriser. Optimiste, H. Le Bras pense simplement, contrairement aux écologistes, que l'énorme mutation que connaît l'humanité depuis une centaine d'années se passera bien, la catastrophe annoncée n'étant pas pour demain. On est ici, bien entendu, dans le domaine de la croyance car si l'on s'en tient à un point de vue strictement scientifique, il y a à vrai dire

davantage motifs à inquiétude qu'à optimisme en ce qui concerne la voie actuellement empruntée par la dite humanité<sup>5</sup>. En toute hypothèse, à la différence du progressisme du XIX<sup>e</sup> siècle qui pensait que la révolution scientifique, technique et industrielle menait nécessairement les hommes vers plus de Justice, de Bonheur et de Paix, l'idéologie technicienne évacue complètement la question du sens et des valeurs sans laquelle une société humaine est inconcevable. Les dérives de l'esprit scientifique contemporain sont aujourd'hui telles que ne subsiste plus que le règne du fait et de l'immanence sociale pure. Il n'est pourtant pas interdit de penser que les sciences dites humaines ont tout de même besoin pour faire progresser la connaissance d'un horizon autre que celui d'un ordre de pure nécessité. À la racine de l'esprit scientifique, il y a bien l'humaine liberté. ■

5. Serge Latouche, *La Mégamachine. Raison scientifique, raison économique et mythe du progrès*, Paris, La Découverte, 1995.